

Lettres à Paul-Émile Borduas

Marcel Barbeau, Gilles Lapointe et Johanne Tremblay

Volume 34, numéro 2-3, automne–hiver 1998

L'automatisme en mouvement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036115ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036115ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Barbeau, M., Lapointe, G. & Tremblay, J. (1998). Lettres à Paul-Émile Borduas. *Études françaises*, 34(2-3), 267–271. <https://doi.org/10.7202/036115ar>

Lettres à Paul-Émile Borduas

MARCEL BARBEAU

Les lettres de Marcel Barbeau à Borduas — qui se remet lui-même à cette époque d'une délicate opération à l'estomac et qui est aux prises lui aussi avec une situation familiale gravement détériorée — donnent la mesure des difficultés considérables auxquelles sont confrontés certains des signataires de Refus global aux lendemains de la publication du manifeste. Marcel Barbeau fait allusion dans ces lettres à l'expérience rapidement avortée de la commune de l'été 1950 à Saint-Jean-Baptiste de Rouville menée en compagnie de Dyne et Jean-Paul Mousseau, de Paul Legault et sa femme (le groupe s'adonne à la culture de la betterave à sucre dans le but de soutenir de nouveaux projets de création artistique), à l'intervention chirurgicale qui l'immobilise pendant plusieurs mois jusqu'à la séparation avec Suzanne Meloche à l'été 1952 et son éloignement à Rouyn-Noranda — où il est nommé professeur de dessin à l'École des arts et métiers après avoir été contraint de confier ses enfants à la garde de sa famille. Le récent film de Manon Barbeau, les Enfants de Refus global, a mis en lumière les conséquences douloureuses des choix posés à ce moment. Au-delà des aléas de toutes sortes, ces lettres disent aussi le rapport de confiance qui unit Barbeau à Borduas et qui, jusqu'à aujourd'hui, ne s'est jamais démenti.

GILLES LAPOINTE

Saint-Jean-Baptiste, le 26 juin 1950

Cher Monsieur Borduas¹,

Le désir d'un grand voyage, de voir du neuf s'intensifie en moi depuis quelque temps. L'Amérique du Sud, le Venezuela, l'Argentine, le Brésil. Pourquoi ?

1. Toutes ces lettres proviennent du Fonds Paul-Émile Borduas, Musée d'art contemporain de Montréal, T. 107.

La vie (travail) sur la terre est une chose très saine oui, mais il y a « l'atmosphère » que je ne peux décidément respirer. Au pays du Québec il y a certainement une aussi belle nature qu'ailleurs (mais il y a la « Censure » qui m'emmerde). Je constate aussi de plus en plus l'impossibilité de dynamisme collectif du groupe actuel.

Cette impossibilité s'est précisée davantage depuis quelque temps.

Le dynamisme collectif existait dans les premiers temps. Pourquoi ? Je crois que chaque individu d'un groupe se particularise de plus en plus, atteint un certain degré de conscience ; et à ce moment ces individus ne peuvent continuer la lutte ensemble à cause de désirs tout à fait différents les uns des autres.

Les uns ont le désir de transformer la société par l'extérieur, c'est-à-dire en exerçant une grande activité sociale. Les autres ne peuvent agir de cette façon quoiqu'ils reconnaissent l'authenticité de ces actions.

Cet après-midi nous étions dans le champ à piocher. Nous coupons un tas de betteraves et d'herbes très vivaces, pour n'en laisser qu'une à tous les douze pouces pour lui permettre de s'épanouir complètement.

« C'est drôle la vie. »

Et puis ici il y a un tas de gens que je revois nécessairement. Ma famille, ma mère, mes sœurs. Je vois leur grand sourire à l'annonce de mon départ prochain. Quel instable ce Marcel ?

Et puis il y a ce maudit désir de voir, de tourner ce monde sens dessus dessous pour voir ce qui s'y passe. J'ai beaucoup entendu parler de ces pays, je crois qu'il s'y fait beaucoup d'action.

En Argentine, à Buenos Aires, il y a l'architecture qui est très évoluée, j'espère y rencontrer des gens intéressants. Et puis, il y a ce sang espagnol, ces gens bouillants, ça doit remuer ça.

Où en êtes-vous, cher Monsieur Borduas, dans les profonds problèmes de vie où vous en êtes. J'ai bien hâte de vous en voir sorti enrichi.

L'espoir est très grand.

Sincère amitié.

Amicalement,

MARCEL BARBEAU

Arthabaska, le 21 février 1952

Cher Monsieur Borduas,

L'opération est réussie c'est ce qu'on me dit, mais je ne trouve pas beaucoup de changement à mon état d'avant.

Je souffre beaucoup de gaz d'estomac, après un repas je me sens tout gonflé.

Mais on me rassure en me disant que d'ici un mois tout se remplacera.

J'ai eu le temps de réfléchir à mon aise durant ces six jours-là.

Il y a longtemps que je voulais vous parler de problèmes multiples qui sont les miens, mais dès que je suis en votre présence, les mots m'échappent.

Pendant cette période d'hospitalisation j'ai découvert un milieu que j'ignorais.

L'hôpital d'Arthabaska par des sœurs hospitalières.

Je les ai vues penchées sur moi à toute heure du jour et de la nuit avec toujours un sourire bienveillant et attentif.

Ces sœurs se sont révélées à moi comme des êtres merveilleux que j'ignorais jusqu'ici et pourtant elles savaient que j'étais incroyant.

Il y a dans cet hôpital un ordre, une propreté, une dignité, une noblesse hors de toute limite.

Évidemment sur les murs en face de nous il y a l'image du Christ et de la Vierge faits par quelque vulgaire vaurien sans noblesse qui défigure tout. Il y a aussi une foi ardente... mais qui repose sur des choses abstraites.

Ce besoin de communauté de rapports intimes avec des êtres comme nous puisse-t-il s'élargir un jour sur des horizons plus vastes, là est mon désir le plus intense. Cette brusque « dispersion » du petit noyau qui nous unissait m'a beaucoup touché.

Je suis comme un navire sans quille.

Et puis, il y a vous qui avez changé aussi, M. Borduas, terriblement changé. Évidemment ce changement est dû à des espoirs que vous caressiez et auxquels vous ne croyez plus. Il me semble que les rares fois que je vous vois l'atmosphère est très tendue.

Il y a pourtant le soir Au Colibri et à La Hutte où l'atmosphère était plus chaude.

Évidemment pour moi actuellement il s'agit de faire le plus de contacts possibles. Je suis attentif et je multiplie et provoque les occasions de ces contacts nouveaux.

Et pourtant chaque fois que je vois le « groupe », c'est-à-dire les jeunes qui entourent Claude, j'en reviens dégoûté.

Et pourtant j'y retourne.

Et des fois je me laisse emporter moi aussi à cette griserie de la boisson et des paradis artificiels. Et ma grande lâcheté devant les graves problèmes.

Évidemment il faut peindre, oui il le faut.

Pourtant je me sens fort et faible en même temps. Je cherche un pays où il fait bon vivre.

Maintenant pour moi il s'agit d'agir, j'en ai un pressant besoin. Mais agir avec quoi, avec qui, là est la terrible question.

Évidemment il y a Paris, il y a New York, mais pour moi
inaccessibles pour le moment.

Le problème est terrible.

Et la petite famille qu'il faut faire vivre.

Il me semble qu'ici il y a trop de choses qui nous étouffent. Et là bas, l'impossibilité de vie, les salaires ridicules.

Qu'allons nous faire.

D'abord il faut vivre.

Il faut la santé.

Vraiment il faut changer de climat à tout prix.

Je crois que je vais tenter quelque chose du côté de New York. J'espère avoir des nouvelles formidables de cette exposition du 24 mars¹.

J'attends aussi une lettre de vous bientôt.

Je serai en convalescence chez moi à Saint-Mathias.

À très bientôt,

Je vous serre la main,

MARCEL BARBEAU

Saint-Mathias

C. Rouville

P.Q.

Montréal, 16 septembre 1952

Mon cher Paul,

Je m'excuse sincèrement de mon absence samedi.

Suzanne avait décidé d'aller reconduire Manon à Mont-Rolland et je n'y allais pas, puis à la dernière minute, nous étions tous les trois dans l'autobus qui nous amenait vers Mont-Rolland.

Nous pensions être de retour à Montréal vers deux heures. Nous sommes revenus sur le pouce, nous avons eu beaucoup de difficulté et nous étions en ville à six heures.

J'avais le cœur serré de laisser Manon, je l'aime beaucoup. Et puis, j'étais si désorienté que je ne savais plus ce que je faisais.

J'ai passé un mois d'une tension terrible. Il y a quelques jours je disais à Suzanne que tout était fini, que nous ne nous reverrions plus.

Maintenant je pense tout le contraire, je trouve Suzanne magnifique, et je l'aime assez pour comprendre tous ses actes les plus profonds.

Suzanne est allée se confier à toi, et avec toujours la même générosité tu l'as éclairée magnifiquement. J'avoue complètement

1. Marcel Barbeau expose en mars 1952 à la One Wall Gallery de Wittenborn et Schultz, une librairie new-yorkaise spécialisée dans les livres d'art. Plusieurs comptes rendus dans les journaux montréalais souligneront cette participation. Voir Marcel Barbeau, *Le Regard en fugue*, [s.l.], Éditions du centre d'études et de communication sur l'art, 1990, p. 95, n. 2.

ma lâcheté extrême sur ce point et je suis prêt à en subir toutes les conséquences. En quatre ans je n'ai pensé qu'à moi et pas beaucoup à elle.

Ce qu'elle fait m'a fait ouvrir les yeux, et maintenant je suis conscient de beaucoup de choses. Je crois que Suzanne va vers ses désirs les plus profonds et que ses désirs sont ses devoirs les plus profonds.

J'ai toujours eu beaucoup de difficulté avec toi Paul, en ta présence.

J'ai comme un complexe avec toi, le fait que tu m'aies sorti de l'ornière où j'étais me donne un complexe. Maintenant je brise complètement cette gêne, et je me trouve devant toi comme un homme.

Je te dis mes problèmes les plus angoissants puisque je te considère comme mon meilleur ami, le seul peut-être.

Tout le temps que je t'ai connu, je n'ai pas douté un seul instant (ici je dois faire une parenthèse). La première année à l'École je pensais que tu étais une espèce d'excentrique. Mais à partir de la deuxième année, je me rappelle très bien le jour où tu m'avais fait voir un de mes petits dessins, inspirés des films de Bagdad ; ma confiance en toi ce jour-là était très grande et elle reste aujourd'hui la même.

Tu vois, je suis encore un peu trop timide pour te dire ça de vive voix, mais je crois que tu le sais et même que ma timidité t'a toujours emmerdé un peu.

Je m'en vais là-bas dans ce pays que j'ignore² en désirant donner le peu que je possède, et surtout avoir des contacts humains avec des êtres à qui je ferai confiance et qui me feront confiance.

Mais je m'en vais le cœur très gros, en conservant dans mon cœur le sourire de ma petite femme chérie et de mes enfants, et j'espère que ma petite famille sera réunie bientôt dans une grande harmonie.

J'emporte aussi dans mon cœur le souvenir d'un très grand ami.

Je t'écirai aussitôt rendu là-bas et je t'enverrai mon adresse.

Je pars demain matin,

À très bientôt,

Sincèrement,

MARCEL

2. Peut-être s'agit-il du court voyage à New York que Ninon Gauthier a situé en septembre 1951 : « Tout au plus avait-il pu s'échapper quelques jours à New York en septembre 1951. Ce bref séjour avait avivé son appétit d'horizons neufs et de défis nouveaux. Sa visite des galeries d'avant-garde de Manhattan, le dialogue amorcé dans une galerie coopérative et poursuivie au Cedar Bar avec Franz Kline, Earl Kikam et Jack Arnold avec lequel il avait échangé un dessin, leur attitude amicale, l'incitaient à s'installer dans la métropole américaine » (« Liberté chérie », dans Marcel Barbeau, *op. cit.*, p. 63).